

CHRISTIAN PANIER

« *J'ai besoin du Christ, pas de Dieu...* »



Magistrat retraité, professeur de droit à l'UCL, engagé politiquement à l'extrême gauche, Christian Panier, 61 ans, se déclare athée. Mais le remueur d'idées n'a pas oublié l'Évangile.

Vous avez surpris, il y a quelques mois, en annonçant que vous deveniez militant du PTB, un parti d'extrême gauche. Cet engagement était déjà présent quand vous étiez jeune ?

– Je n'étais pas vraiment politisé à l'époque. J'étais en rhétorique au Collège Saint Pierre à Uccle en 1969 et je regardais les événements de mai 1968 avec le regard de mes parents, petits bourgeois de la première génération, plutôt surpris. Il y avait surtout le message chrétien dont l'empreinte est toujours présente chez moi. Le christianisme que j'ai reçu de mes parents et au collège, même si c'était un collège huppé, n'était pas un christianisme élitiste. C'était un christianisme de proximité avec ceux qui étaient dans la « mouise ». On invitait à la maison les enfants des logements sociaux.

– *Le scoutisme a été aussi formateur ?*

– Mes parents nous ont poussés dans le scoutisme. Je l'ai pratiqué comme chef jusqu'à l'âge de 24 ans. C'était un scoutisme de paroisse, où on retrouvait tout le monde. J'ai eu de chouettes parents et éducateurs. Ils nous ont appris l'ouverture, l'intérêt pour ceux qui n'ont pas notre chance, dans l'idée qu'on est redevable aux autres. Par exemple, à Noël ou à Pâques, nous allions dans des familles des Marolles. On était drillé pour ne pas se comporter comme des enfants de riches qui vont voir des pauvres. On recevait une formation au respect des gens qu'on allait voir. Je n'ai pas eu la générosité d'un moine qui fait vœu de pauvreté mais l'idée de trop d'écart matériel, culturel, social, économique, entre les gens me pose problème. Je pense vraiment que l'autre, quel qu'il soit et quoi qu'il ait fait, est mon égal.

– *Vous avez été totemisé ?*

– Oui, « hibou » parce que dès six ans, je portais des lunettes avec une tête de petit prof. « Pontifiant » fut mon qualificatif. Cela ne m'a pas fait plaisir sur le coup. On m'a dit que j'avais un ton un peu doctoral quand je lisais les textes de la messe, que je ne semblais pas me considérer comme un imbécile. Mais on m'a dit aussi que pontifiant vient de « pontifex », celui qui fait le pont...

– *Qu'avez-vous fait après votre rhétorique ?*

– J'ai songé d'abord au théâtre. Je l'ai

pratiqué un peu mais me suis finalement tourné vers le droit, sans but précis, sachant que le droit offre des possibilités. Et parce que dans ma famille, on n'était pas favorable à ce que je poursuive le théâtre. Je ne regrette pas cet apprentissage théâtral parce que j'y ai appris à parler en public, à gérer mes émotions, chose utile évidemment dans le métier d'avocat ou de magistrat.

– *Vous avez commencé comme avocat pendant huit ans, ce qui correspondait à votre tempérament...*

– Enfant, on disait de moi : « Celui-là, il sait parler, il sera avocat. » Il n'y a pas loin de la scène au prétoire mais dans ce métier, il s'agit de dire des choses sensées et intelligentes. Avocat, c'était passionnant mais avec des contingences difficiles. En même temps, j'ai été assistant en droit à l'UCL et j'y suis encore aujourd'hui comme maître de conférence en droit judiciaire. En 2016, cela fera 40 ans d'enseignement.

« L'autre, quel qu'il soit, est mon égal. »

– *Puis vous êtes devenu juge et président du tribunal de Namur de 1991 à 2007...*

– J'ai eu les plus grandes satisfactions comme magistrat mais aussi des déceptions. Dire le droit, mettre des mots à la place de la violence est intéressant, porteur de sens. Cela ne fait pas changer une société. Mais il est indispensable qu'un tiers puisse se mettre entre deux humains en conflit, qui, sans cela, se taperaient sur la gueule.

– *Vous êtes très critique à l'égard de l'institution judiciaire...*

– Aujourd'hui, il y a surconsommation de la justice de la part des gens et risque d'asphyxie. La justice déçoit. On ne nous a pas donné les moyens pour réaliser les ambitions que le monde politique avait à notre égard. On ne réfléchit pas suffisamment à la manière de dire le droit, adapté à notre époque et ses contingences.

– *Dire le droit en cas de conflit est nécessaire mais pas nécessairement juste...*

– La Justice institutionnelle est nécessaire mais plus il y aura de la justice sociale, culturelle, scolaire, moins il faudra de la justice judiciaire.

– *En 2011, vous êtes parti en pré-retraite, en exprimant un sentiment de lassitude...*

– Quand on fait des métiers qui baignent dans la poisse humaine, c'est dur. Inévitablement, dans un conflit, le juge fait un malheureux puisqu'il donne tort à l'un. Il n'y a jamais un détenu qui m'a sauté au cou pour l'avoir mis en tôle.

– *La lassitude est-elle liée au fait qu'on vous a reproché d'avoir entraîné à rendre vos jugements ?*

– Ces reproches à mon encontre, je le reconnais, étaient justifiés. C'était la manifestation à ce moment-là que j'avais décroché. Le juge est devenu un abatteur de dossiers, s'il veut suivre le rythme qu'impose le nombre d'affaires à traiter.

– *Votre démission n'est-elle pas liée au fait qu'après avoir été président du tribunal, vous êtes redevenu « simple juge » ?*

– Le président qui m'a suivi ne savait quoi faire de moi. Je suis rentré dans le rang. Mais je me suis rendu compte que la vie d'un juge de base avait évolué et n'était plus du tout ce que j'avais connu à mes débuts. Je n'ai pas bien mesuré les évolutions de ce métier pendant les seize ans où j'étais président. Je n'ai pas voulu rempiler comme président jusqu'en 2014. Fatigué, j'ai été dans une sorte de lâcher prise. Je n'ai plus su traiter le volume de dossiers. J'ai évité la déprime mais je l'ai frôlée.

– *On vous a retrouvé dans les médias cet hiver quand on a appris que vous vous engagiez au PTB, après avoir été dans la mouvance chrétienne, sympathisant du FDF puis membre du PS. Que de changements d'orientation...*

– J'ai milité durant mes études de droit en faveur des étudiants étrangers et dans un groupe de gauche « Action droit ». J'ai été trois semaines en Chine en 1978. J'ai appris à avoir une grille de lecture de la réalité sociale. Professionnellement, j'ai été membre actif de l'association syndicale des magistrats. L'engagement politique a toujours accompagné ma vie, même si, en tant que magistrat, la marge de manœuvre était restreinte, à juste titre. Ce devoir de réserve est une bonne chose, à condition de ne pas le confondre avec l'obligation de silence. Quand il faut ouvrir la bouche, il faut savoir l'ouvrir.

– *Mais comment en êtes-vous venu à vouloir rejoindre le PTB ?*

– En 2011, grâce à mon fils étudiant en droit à l'ULB, j'ai fait la connaissance de jeunes militants de ce parti. Le discours

du PS, qui semblait dire uniquement « sans nous, ce serait encore pire », m'avait déçu. Je trouve qu'il faut savoir choisir son camp. J'ai parlé avec ces gens, j'ai lu leur littérature, j'ai analysé les actes de leur dernier congrès où ils ont largement revu une partie de leur idéologie de base.

– *Ce parti n'est pas très critique vis-à-vis des régimes communistes autoritaires ou totalitaires...*

– Il existe probablement de vieux militants qui s'imaginent que c'est à la place rouge qu'on va construire le « grand soir ». Mais parmi les jeunes adhérents, c'est autre chose. Dans les réunions, je rencontre des gens qui n'imaginent pas que la démocratie est strictement et exclusivement bourgeoise mais qui pensent qu'une démocratie socialiste est possible. Ils participent aux élections. Ils ne me font pas peur à ce niveau-là.

– *Qu'est-ce qui vous a particulièrement attiré ?*

– Une vraie analyse marxiste par le bureau d'études du PTB, notamment sur la fiscalité. L'essentiel d'une démocratie n'est pas dans sa Constitution mais dans sa fiscalité, dans la manière de redistribuer pour faire fonctionner la machine à égalité. On reproche à ce parti d'être simpliste mais je considère que les super riches qui font tout pour échapper à la redistribution des revenus sont à la limite de l'incivisme.

– *Comment se traduit votre engagement au PTB ?*

– Je suis pour l'instant membre cotisant et suis une formation en vue d'un engagement. Je participe à des groupes de travail sur les questions de justice et de sécurité et à des réunions mais sans droit de vote. Je ne suis pas encore « militant » à part entière, ce qui nécessite alors de vivre avec un salaire moyen d'ouvrier et de donner ses revenus supplémentaires au parti pour le faire fonctionner. À ce niveau, je n'ai pas encore répondu et suis toujours en réflexion. Si je réponds oui, ce sera un renoncement à un certain nombre de choses. Si je dis non, c'est que je ne serai pas allé au bout de ma cohérence. Le partage, c'est le communisme mais aussi ce qui est proposé dans Matthieu, Marc, Luc et Jean...

– *Vous avez pris distance avec l'Église. Mais que retenez-vous de votre éducation chrétienne ?*

– Parmi les textes évangéliques, je retiens l'épisode où Jésus chasse les marchands du temple. Un des seuls moments dans le récit où il se fâche très fort. Il renverse les étals et est sans doute à la limite d'avoir envie de cogner. Il y aurait pu avoir, sans le vouloir, des blessés, des dégâts collatéraux. Je retiens l'essentiel du message du Christ : charité, amour... Si l'autre ne peut pas être libre, je ne peux pas être libre. L'autre doit être le plus égal, le moins souffrant à tous points de vue. Un peu à la manière protes-

« L'essentiel d'une démocratie n'est pas dans sa Constitution mais dans sa fiscalité, dans la manière de redistribuer pour faire fonctionner la machine à égalité. »

tante, je fais mien ce message en essayant de le contextualiser. L'institution Église a instrumentalisé le message et son histoire, n'a pas toujours été un exemple de paix et de fraternité. Je ne m'intéresse plus à l'Église, même si j'ai gardé d'excellents contacts avec des hommes d'Église. J'ai par exemple été proche de ceux ou celles qui ont accepté la venue de Michelle Martin au couvent de Malonne.

– *Et Dieu dans tout cela... ?*

– Je ne m'y intéresse pas. C'est peut-être immodeste de le dire mais je n'ai pas besoin de Dieu. J'ai besoin du Christ mais je ne m'intéresse pas de savoir s'il est Dieu, s'il y a un Saint Esprit... Je ne suis même plus agnostique mais athée non militant. C'est exigeant d'être chrétien et croyant parce qu'on est censé appliquer un message qui n'est pas facile à vivre. Personnellement, je pense que ce sera terminé quand je rendrai mon dernier soupir. Ce que je n'aurai pas fait de bien, personne d'autre ne le fera à ma place. C'est donc maintenant qu'on doit agir. Le « grand soir », c'est peut-être ce soir mais imaginer que tout ce qui ne va pas se résoudre ici se réalisera dans un au-delà, non, je n'y crois pas.

– *Vous n'avez pas peur de la mort ?*

– Je dis à mes enfants de se rappeler chaque matin : « Génial, je ne suis pas mort cette nuit. » Et avant de se coucher : « Génial, je ne suis pas mort aujourd'hui. » Je n'ai pas peur de la mort. Je sais que je vais mourir et cela m'aide terriblement à vivre.

Mon éducation chrétienne m'a appris la parabole du grain qui doit mourir. Nous ne sommes là que parce qu'avant nous, d'autres sont morts. Et les autres ne seront là plus tard que parce que nous allons mourir. J'ai connu des décès de proches, de mon frère, de mon épouse. J'ai eu le mal de vivre qui a pris un moment – heureusement pas trop long – la forme de la dépression. Malgré tout cela, je dis « oui » à la joie de vivre, sachant qu'elle comporte aussi le mal de vivre.

– *Suite à l'affaire Cahuzac en France, on a beaucoup parlé de mensonge et de part d'ombre. Cela vous parle ?*

– Évidemment. Une de mes parts d'ombre, et qui a été la moins facile à assumer vu les engagements que j'avais pris, c'est mon orientation sexuelle. Quand j'ai épousé ma

femme dans les années 1970, je savais que j'avais aussi une attirance pour le même sexe que le mien. Mais j'ai tenu mon engagement avec mon épouse jusqu'à son décès. J'aurais pu le tenir encore si elle n'était pas partie. Mais par la suite, pourquoi mentir et empêcher que cette part d'ombre devienne une part de vérité ? Je ne m'en suis ni vanté, ni caché. Je connais bien des personnes qui vivent cela difficilement, avec de gros poids à l'intérieur d'elles-mêmes. Le handicap est tel qu'elles se rendent non disponibles à l'ouverture. Dans l'évangile de saint Jean, on trouve cette phrase : « *La vérité vous rendra libre* ». La vérité à dire, c'est toujours mieux mais cela dépend quand, comment, avec qui et dans le respect de la vérité de l'autre.

– *Dans une interview, vous avez confié « essayer d'être probe et libre »...*

– Oui, essayer de ne pas tricher, de ne pas mentir et aimer. Ce n'est pas facile. Avoir une attitude, positive, accueillante, aimante, même vis-à-vis de quelqu'un que je ne piffe pas, et en reconnaissant que chez tous, il y a une humanité. On a tous l'aptitude à faire le mal ou le bien. J'en parlais récemment avec les clarisses de Malonne. Quand elles ont été nommées par la Ligue des droits de l'homme pour leur accueil de Michelle Martin, elles ont dit : « *Toute étincelle d'humanité n'est pas morte en elle*. » Je pense que même chez Hitler, il y avait de l'humanité.